

Les dessous des Championnats Mondiaux
des Maîtres en Russie par Jean-Yves Babin,
Saint-Romuald

*J'ai déjà traité de ces championnats dans
la lettre circulaire de l'Association
canadienne des Maîtres. J'ai pensé que les
lecteurs de l'Écho des Maîtres du Québec
souhaiteraient aussi en savoir un peu plus
sur les dessous de ce voyage. Malgré ce qui
suit, je tiens à vous assurer que ce voyage a
constitué pour moi une expérience
inoubliable.*

**Dans un voyage, le plus long est d'arriver
à la porte**

Il y a eu les multiples échanges avec
l'organisation de Russie; puis les transferts
bancaires toujours de plus en plus
compliqués, pour des sommes d'argent de
plus en plus importantes (p. ex. 10,000 \$),
car il s'agissait des réservations de tout le
groupe. Le tout sans jamais pouvoir obtenir

de confirmation si l'argent se rendait bien.
L'année qui a précédé les championnats aura
été ponctuée de cinq transferts d'argent.
Tout pour ajouter quelques cheveux blancs à
ma tête déjà passablement grise.

Le voyage forme la jeunesse

Ce n'est pas grave. Enfin le départ!
Montréal, Frankfort et Moscou plusieurs
heures plus tard. Tout va bien malgré le
manque de sommeil et pas mal de fatigue.
Arrivé à Moscou, je m'installe devant le
convoyeur à bagage avec mes deux
compagnons de voyage. Eux récupèrent
rapidement leurs deux bagages et moi je
récupère mon sac à ski. Malheureusement le
deuxième bagage ne vient pas. Je me
présente donc aux réclamations et, en
utilisant ma langue et mes mains, les
employés finissent par comprendre le
problème et là commencent à tapocher sur
l'ordinateur et à placoter au téléphone.

Évidemment je ne comprends strictement rien de ce qu'il se dit. Quatre dames se mettent en branle pour retracer mon bagage et là c'est parti ... les formulaires à remplir. Un premier, un deuxième je ne sais trop pourquoi, et ainsi de suite jusqu'au cinquième, malgré mes protestations après le quatrième.

Pendant tout ce temps mes deux collègues attendent patiemment en faisant le pied de grue. Il fait très chaud dans l'aéroport et moi je trouve qu'il fait encore plus chaud. Après 45 minutes, miracle, on a retracé mon bagage. On avait oublié de le mettre a bord à Frankfort et on m'assure que je l'aurai le lendemain. On me dit qu'en appelant le soir ou le lendemain, je saurai à quel moment il me sera livré. Le soir et le lendemain, peine perdue, aucune réponse au numéro indiqué; là je me suis demandé si j'avais bien compris les explications de l'interprète qui

en passant, aurait encore eu besoin de
fignoler son anglais, car je n'étais jamais
certain si elle me comprenait et moi-même
n'étais pas certain de toujours la
comprendre, ou si c'est moi qui ne savait
pas téléphoner à la russe. Enfin, après une
dernière tentative téléphonique après
laquelle j'avais pris la décision de me rendre
à l'aéroport en taxi, une heure de route à
grand frais, je réussis enfin à joindre un
interlocuteur et on me confirme que le
bagage me sera livré dans l'après midi.

Tout heureux d'avoir récupéré mes effets
personnels, je m'empresse de défaire ma
valise et de préparer mes skis pour une
reconnaissance des pistes le lendemain. Je
sors les étaux à ski Swix, flambants neufs,
gracieusement prêtés par Carl Blanchet.
Impossible de les fixer au rebord des tables
prévues à cette fin, il est trop épais. En
branchant mon fer à farter, le transformateur

saute! Fini le fer à farter, ainsi va la vie! J'ai dû faire appel aux bons samaritains pour toute la durée des compétitions; heureusement j'en ai trouvés.

Plus on va loin, plus la connaissance baisse

Parlons un peu de la haute gastronomie Russe. Le premier soir, disons que l'on ne savait pas trop ce que l'on a mangé, mais ce fut tout au plus acceptable. C'est le lendemain matin que la dure réalité nous a rattrapés après une nuit sans sommeil. On nous sert du poisson encore avec sa peau et du riz, plat chaud qui nous fut servi froid. Excellent pour le moral!

Nous avons crû comprendre que notre hôtel faisait partie d'un complexe récréatif probablement réservé aux bons Russes du régime communiste de l'époque et toujours réservé aux mêmes Russes sous le régime

capitaliste. Ce complexe n'a probablement jamais eu à accueillir des étrangers. Vous comprendrez donc que nous avons réellement vécu à la russe pendant notre séjour, ce qui nous a permis de mieux connaître leur culture. Il y a toujours des avantages à tirer d'une expérience.

Par conséquent, la salle à manger fonctionnait à la méthode russe. Ils ont la bonne habitude de mettre tous les plats chauds sur chaque table avant l'ouverture de la salle à manger. Comme nous étions environ 150 personnes et que la salle était ouverte de 4h30 à 6h00, nul besoin de vous dire dans quel état on trouvait les plats chauds à 5h30. Après quelque jours de ce régime froid, je me suis donné comme mission d'améliorer la situation. J'ai donc pris mon courage à deux mains et entrepris des négociations avec l'interprète afin de corriger la situation. Surprise le lendemain,

les plats chauds n'étaient pas sur la table à notre arrivée dans la salle à manger, mais nous arrivaient dès que nos fesses touchaient la chaise. Cette façon constituait une amélioration, mais ne nous laissait pas plus de temps pour siroter notre bière ou déguster notre salade sans que l'assiette principale ne refroidisse.

Ce rituel s'est maintenu jusqu'au dernier soir du séjour. Mystère et boule de gomme, pas de plats chauds au souper ce soir-là; on attend quelques minutes et on en fait notre deuil. Nous attaquons donc ce qu'il y a sur la table, une salade de patates entre autres qui en passant était bonne; nous en avons mangé une quantité suffisante pour constituer un repas complet. Lorsqu'on a été rassasié une demi-heure plus tard, voilà le plat chaud qui arrive! On a pu seulement y goûter et, malheureusement, c'était pour une première fois délicieux. Enfin on a compris

qu'ils avaient compris et que c'était nous qui n'avions pas compris. Voilà un exemple de communication efficace.

Quand les Russes prennent les grands moyens

Ce qu'il faut comprendre et que nous n'avions toujours pas compris, c'est que lorsque c'est indiqué que la salle à manger est ouverte de 4h30 à 6h00, cela signifie que tu dois sortir à 6h00, alors que nous, fidèles à nos coutumes occidentales, entrions à 6h00. Nul besoin de vous dire que notre habitude devait passablement indisposer les deux dames qui nous ont servis pendant dix jours et qui devaient être sur place de 5h00 du matin à 7h00 du soir. D'ailleurs ces deux personnes étaient fort différentes: l'une, plutôt coquette, que nous arrivions à faire sourire sans trop de difficulté (la nouvelle génération); l'autre, d'un fort gabarit (genre armoire à glace) et de qui nous n'avons pas

réussi à arracher un seul sourire durant tout le séjour.

L'avant dernier soir, fidèle à notre habitude, sirotant tranquillement notre café instantané, vers 6h30 l'une d'elle se pointe à notre table, affichant un air résolu et nous dit : « Go home! » Je vous laisse deviner laquelle c'était.

Nous avons compris que son vocabulaire anglais était plutôt limité et nous avons aussi compris ce qu'elle voulait. Les grands moyens sont parfois très efficaces. Je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression que son attitude était inacceptable. Dans le même contexte, une serveuse québécoise aurait aussi averti ses clients qu'il était temps de partir, sans toutefois utiliser le même vocabulaire. Que voulez vous, c'est probablement les deux seul mots d'anglais quelle connaissait et qu'elle venait

d'apprendre du cuisinier.

Mai 2005